

LE PRINTEMPS

Le printemps vient sourire à la terre charmée ;
Le soleil de mai fait reverdir les forêts ;
Des souffles chargés d'ambre agitent la ramée ;
Des nuages d'encens s'élèvent des gûnrets ;
Et l'oiseau, sous l'arcade de la branche embaumée,
Mêle sa voix aux chants des ruisseaux clairs et frais.

La sève à jets pressés dans les rameaux bouillonne ;
La mousse agrafe aux rocs son manteau de satin ;
Sur le trèfle fleuri l'abeille tourbillonne ;
Sur les roses s'abat le papillon mutin ;
Et parmi les ajoncs la source qui rayonne
Berce les nids rêveurs d'un murmure argentin.

L'épave du coteau luit comme une émeraude ;
L'entonnoir du vallon d'iris est constellé ;
Sous les bois odorants le cerf étonné rôde ;
Le bœuf ravi promène au loin son œil troublé ;
Et le semeur, suivi des moineaux en maraude,
Eparpille dans l'air sa chanson et son blé.

On respire parfois comme un vent d'ambrosie ;
L'horizon dans la nuit garde un reflet du jour ;
Chaque être librement poursuit sa fantaisie ;
Le pétrel sur le flot, le bouvreuil sur la tour ;
Et les grands monts d'azur, ivres de poésie,
Parlent avec le ciel un langage d'amour.

La nature a repris sa beauté, sa jeunesse.
Partout c'est un réveil qui vient tout redorer ;
Partout c'est un rayon qui réchauffe et caresse,
C'est un luth que la main des brises fait vibrer...
Et cependant, malgré tant d'éclat, tant d'ivresse,
Je ne revois jamais le printemps sans pleurer.

Car il me fait songer au printemps de ma vie,
Aux mille illusions dont je me suis bercé,
Aux fleurs de mon chemin, à la douce harmonie
Qui charmaient mon oreille aux beaux jours du passé ;
Car ce réveil est plein d'une amère ironie
Qui déchire mon cœur par les regrets froissés.

Mais si le renouveau par sa magnificence
Me fait pleurer le temps que chaque homme pleura,
Il m'apporte aussitôt la flatteuse espérance
Qu'après mes jours de deuil la floraison viendra,
Qu'il brille par delà ce monde de souffrance
Un printemps éternel où mon cœur renaitra !

W. CHAPMAN.

LES

GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

M^{me} CLAIRE DE CHANDENEUX.

PREMIÈRE PARTIE

IV

(Suite.)

Son pied s'appuyait sur le tapis d'un salon, sur le sable d'une allée, sur le pavé d'un temple avec la même assurance mondaine dont on subissait le prestige.

Ce pied, où qu'il se portât, semblait prendre possession du sol.

Son regard de velours se pailletait d'étincelles à la moindre émotion. Ses lèvres rouges, fermement dessinées, parlaient à la fois de caprice et d'énergie.

Elle était créole.

Sa beauté eût été fort remarquée dans le monde, où, d'ailleurs, elle allait peu. Sans mari pour l'y conduire, sans grande fortune pour y jouer un rôle à la taille de son ambition, elle affectait d'en parler avec quelque dédain, comme une désillusionnée.

Le peu de faveur qui l'avait accueillie l'avait laissée fiéleuse et sourdement courroucée. On avait vaguement parlé de son passé, qu'on ne connaissait pas ; de son nom, qui était à la fois prénom et nom patronymique. Elle s'en vengea en se créant d'habiles intimités dans une fraction de l'aristocratie.

Elle acclimata le nom modeste de "madame Albine" dans le salon de madame de Pernissan, dans celui de madame de Sandry et dans quelques autres. Elle comptait bien joindre l'hôtel de Thièblemont, après le retour de Thérèse, à la liste des amis tolérants qu'elle appelait les *ralliés*.

Madame de Sandry, la plus indulgente, était aussi la plus choyée.

— L'arrive du fond de Paris pour vous voir, chère grondeuse, dit madame Albine en s'asseyant câlinement sur un pouff, près de sa jeune amie. J'assistais ce matin à un enterrement aux Terres ; jugez si j'ai dû me hâter!...

— Ah ! vous devinez bien comme on vous attendait !

— Oui, mais quelle difficulté !... une foule !... pas de voitures... C'était, du reste, un service imposant. Le catafalque tout entouré...

— Ne parlons pas enterrement, voulez-vous, mignonne ?... C'est une de mes faiblesses.

— C'est que, dans ces parages, je n'ai rien rencontré d'égayant.

— Madame de Pernissan y était-elle ?

— Non ; Sidonie, qui ne connaissait pas cette famille, s'était contentée d'y envoyer son mari.

— De sorte que vous n'avez pas encore vu de la journée votre *inséparable* ?

— Et le moyen ?

— ... Qui ne voit que ce que vous voyez, ne va qu'aux lieux où vous allez, n'aime que ce que vous aimez, continua la douairière avec un petit sourire railleur.

— Cette chère Sidonie !... fit la créole d'un ton ambigu en caressant les franges du pouff.

— Votre amitié est d'autant plus admirable que vous n'êtes pas contemporaines.

— Croyez-vous ?

— Oh ! la mystérieuse !... voyons, entre nous, de combien d'années Sidonie est-elle votre aînée, mignonne ?

— Vous pensez donc qu'elle me l'a dit ?

— Je n'en crois rien ; elle ne dit que ce qu'il lui plaît à dire, cette petite femme-là, malgré son grand air de franchise enfantine ; mais vous êtes une trop habile personne pour ne pas le savoir.

— En vérité, non. La naissance de Sidonie ? oh ! madame, vous n'y songez pas !... Cela se perd dans un lointain que je ne puis explorer.

— C'est ça... elle a bien pu sortir de l'arche, comme la colombe.

— Tout est possible avec ce cher cœur ! sourit madame Albine en démasquant subitement deux rangées de dents très blanches, très aiguës et toutes prêtes à dévorer le "cher cœur."

Cette nuance parut intéresser la douairière, dont le désœuvrement chronique se plaisait à ces détails. Elle allait multiplier les douteuses marques d'intérêt qu'elle accordait à l'amitié des deux inséparables, lorsque celle dont on s'occupait entra comme un tourbillon.

Il y avait dans les veines de Sidonie de Pernissan une mixture de vif-argent et de salpêtre qui la faisait bondir, remuer, retomber et repartir comme une balle.

Fatigante par sa vivacité, bonne plus encore que vive, spirituelle et philosophe, elle amusait fort madame de Sandry.

Il plut des bonjours, des sourires, des poignées de main. Les deux amies, après une étreinte, échangèrent quelques mots rapides et incisifs comme des morsures.

— Me ramenez-vous mon mari ?

— Il m'a quitté depuis longtemps pour vous rejoindre.

— Alors il s'est trompé de route.

— Bah ! tout chemin conduit à l'hôtel de Sandry.

— J'en suis sûre... depuis mon arrivée.

Madame de Sandry donna sa note dans cet étrange accord.

— Le modèle des maris ne peut tarder à nous retrouver tous, dit-elle avec un regard conciliant qui caressa également ses deux visiteuses.

M. de Pernissan arriva en effet peu après porteur d'une nouvelle qui intéressait tout le petit cercle.

M. et madame de Thièblemont étaient de retour ! Il venait de voir les domestiques débarquer les bagages devant l'hôtel.

— Nous allons donc voir tout à notre aise cette pensionnaire, dont ce cher ami a eu la tardive idée de faire sa femme, dit la douairière.

— Mieux vaut tard... commença M. de Pernissan.

— Si peu que je la connaisse, je la trouve très avenante pour une échappée de couvent.

— Une "petite madame" effarouchée, dit la créole.

— Madame, nous la formerons.

Sur ce mot l'entretien s'émailla de projets, de plans, de surprises dont Thérèse serait l'héroïne. On donnerait quelques fêtes ; on lui apprendrait à s'habiller ; on l'accompagnerait au bois.

— Son mari aurait fort à faire pour l'initier seul aux obligations mondaines ; nous l'y aiderons, dit M. de Pernissan, avec entrain.

Sa femme parut étonnée de cette proposition hasardeuse qu'elle appuya d'un signe de tête.

Madame Albine tourna vers celui qui l'avait formulée son œil brun, où la raillerie s'accroissait de reproche.

On put voir aussitôt le visage épanoui, satisfait, fort beau du reste, d'Horace de Pernissan se rembrunir comme à la menace d'un orage perceptible pour lui seul.

Ce gentilhomme, d'excellentes manières et d'honorable fortune, avait le grand défaut de ne rien faire et le grand talent de paraître occupé.

Il montait à cheval, allait beaucoup au club, se montrait dans quelques salons, promenait assidûment sa femme et l'amie de sa femme, employait çà et là une heure en camaraderie vagabonde, passait pour un homme accompli et l'était peut-être.

M. de Pernissan avait trente-cinq ans, s'était marié fort jeune et disait allégrement que c'était la plus intelligente action qu'il eût faite de sa vie.

Sa lèvre, un peu tombante et railleuse quand il disait cela, laissait la conviction indécise sur le sentiment qu'il exprimait.

Sa beauté correcte, son importante désinvolture, formaient un contraste original avec la physionomie vieillotte et spirituelle et les attitudes sautillantes de Sidonie de Pernissan.

On causait encore des voyageurs dans le salon de la douairière, quand on lui apporta un billet du baron de Thièblemont. Revenu le matin même, il lui amènerait sa femme le soir.

"Venez dîner," griffonna prestement madame de Sandry. Puis, lorsqu'elle eut remis cette brève réponse au valet de pied, elle se tourna vers ses intimes.

— Vous me restez, n'est-ce pas ?

V

Après six mois de voyage, madame de Thièblemont se trouva, dès le premier soir de son retour à Paris, transplantée dans le milieu que son mari lui choisissait.

Que ce fût absolument celui qui convenait à cette jeune âme illusionnée, à cette loyale nature, on ne pouvait l'affirmer. Peut-être M. de Thièblemont n'en avait-il pas conscience. Peut-être aussi, rompu à tous les périls élégants, se croyait-il la perspicacité et la puissance nécessaires pour n'en laisser goûter à sa jeune femme que la dose voulue.

Thérèse fit sensation quand elle parut. La jolie pensionnaire avait pris fort grand air. Les vives couleurs du couvent n'empourpraient plus ses joues, mais une teinte fraîche et délicate nuancée en soulignait les fins contours.

Ses yeux n'avaient plus l'étonnement joyeux du premier jour de la liberté ; ils étaient calmes, limpides, profonds surtout, profonds comme un coin du ciel, dont ils avaient la couleur assombrie.

Elle avait emprunté à quelque admirable toile d'un musée florentin une façon de relever en diadème ses épais cheveux blonds, qui en faisaient une coiffure de reine.

Elle pouvait être timide encore ; elle n'était plus embarrassée. La vie s'était ouverte, et si ce qu'elle avait entrevu de cette vie nouvelle n'avait pas mis de gaieté à son front, elle y avait puisé du moins la dignité paisible de la jeune femme et la conscience de sa valeur.

M. de Pernissan, en la voyant rayonner, belle et calme dans la chaude atmosphère du salon de la douairière, roula autour

de lui un regard effaré de surprise et d'admiration qui s'éteignit subitement sous des paupières hypocrites.

Madame de Sandry, qui se connaissait en beauté, vit ce changement d'un coup d'œil.

— Où avais-je l'esprit ? se demanda-t-elle. Ce n'est pas une pensionnaire qu'il a épousée là, le cher baron, c'est une petite déesse.

La petite déesse, gracieusement entourée, se sentait heureuse de se trouver avec des femmes d'un esprit aimable et d'un accueil souriant.

Elle avait vu beaucoup plus d'hommes de science et de plaisirs que de voyageurs pendant les explorations intelligentes que son mari dirigeait, de ville en ville, avec une entente merveilleuse de l'art des voyages.

Jamais une heure de perdue ; jamais une course à faux. Des guides bien faits, des *ciceroni* instruits, de rapides moyens de locomotion, aplanissaient les moindres obstacles sur cette route artistique et pittoresque où Thérèse avait marché de surprises en enchantements.

Sa prompt intelligence s'assimilait vite et justement ce qu'elle devait emporter de son passage à travers tant de merveilles. Elle vit beaucoup ; elle retint avec finesse ; elle mit tout au fond de sa jeune mémoire un trésor de souvenirs pour les futurs jours de repos.

Elle gagna encore, à cette façon ingénieuse et large de visiter le plus intéressant pays du monde au point de vue des arts, une heureuse indulgence pour les petits travers que l'âge et de vieilles habitudes rendaient incorrigibles chez M. de Thièblemont.

Thérèse n'apprit à les distinguer qu'à travers la hâte des chemins de fer, l'encombrement des tables d'hôte, la foule des églises, les difficultés d'une langue étrangère et la présence incessante des tiers.

Ce qui l'eût choquée peut-être à l'hôtel de Thièblemont lui parut insignifiant et presque naturel dans ce mouvement sans trêve.

L'égoïsme élégant du baron se manifestait sans la blesser, tant il savait l'envelopper elle-même dans les précautions savantes dont il s'entourait.

Elle ne savait pas encore, au retour, si elle le connaissait bien, mais, à coup sûr, il ne l'effrayait plus. Le respect timide du premier jour s'était changé en une gratitude affectueuse.

M. de Thièblemont paraissait extrêmement satisfait. C'était enfant, qu'il avait épousée par une subtilité de générosité, par une recherche raffinée de son bien-être, s'était montrée une spirituelle compagne de voyage, une femme de goût, et serait très probablement une femme de cœur.

Tout, dans sa conduite, témoignait d'une descendance sans efforts envers son mari. Elle n'avait été ni gênée ni gênante, deux choses qu'il redoutait grandement.

Elle avait accepté, de ses sentiments intimes, ce qu'il avait pu lui en offrir, sans ridicule, au milieu d'une vie nomade et vide.

Elle n'avait jamais paru désirer plus ni mieux, et ne semblait pas devoir devenir plus exigeante par la suite.

Le baron s'était dit souvent, en étudiant Thérèse, qu'on a beaucoup surfait les imaginations de pensionnaires ; qu'elles ne sont ni si exaltées ni si romanesques qu'on veut bien le dire, et qu'à tout prendre, il devait s'estimer plus heureux d'avoir choisi cette nature neuve et candide que toute autre personne d'un âge plus en rapport avec le sien.

Par un entraînement dont il lui plut de ne pas trop creuser le mobile, Thérèse éprouva, dès le lendemain de son retour, le désir de revoir son couvent.

Était-elle donc si attachée à ses anciennes maîtresses, à ses compagnes, à la sévère supérieure ? On l'aurait peut-être beaucoup troublée en le lui demandant.

Elle-même ne se serait pas jugée capable de tant de tendresse rétrospective avec l'invasion subite de cette fantaisie, qui prit des proportions telles, à l'heure de sa toilette du matin, qu'elle donna l'ordre d'atteler.

— Avant le déjeuner ? interrogea respectueusement la femme de chambre.

— Eh ! sans doute, répondit la jeune femme avec impatience.

Elle partit sans vouloir être accompagnée, la physionomie éclairée par une pensée vaguement souriante. C'était la première fois qu'elle parcourait les rues de Paris, et pourtant elle regarda bien des fois à la portière pour essayer de se rendre compte du chemin fait.

A certaine petite moue de ses lèvres, on pouvait même conjecturer qu'elle accusait mentalement les excellents chevaux du baron de marcher mal ce matin-là.

Toutefois, à mesure que l'on approchait de la rue d'Assas, le visage de Thérèse s'imprégnait d'une sorte d'inquiétude, presque d'ennui.

Quand la calèche s'arrêta devant la maison des Dames de la Compassion, elle baissa très vivement la glace et dit au cocher :

— Non, tout à l'heure. Poussez maintenant jusqu'à la chapelle.

Bien décidément, elle n'éprouvait pas une tentation si vive que cela de voir se rouvrir la lourde porte qu'elle avait franchie avec tant d'allègement.

Elle venait à la chapelle. C'était une pieuse inspiration, sans doute.

Pourtant, un brin de rougeur monta à son front en y entrant.

Elle s'agenouilla, les yeux baissés, et resta plusieurs minutes dans une immobilité complète. Ses lèvres tressaillaient imperceptiblement. Était-ce dans la ferveur de l'invocation ? Était-ce dans une attente inavouée ?

Peu à peu la tête inclinée se redressa, et le regard, longtemps captif sous la voilette, monta droit à la voûte.

Les échafaudages étaient tombés ; la logette du peintre était détruite. Les fresques soigneusement réparées, refaites en quelques parties, se distinguaient à peine de celles du mur opposé, qui n'avaient subi aucune altération.

Le groupe de la Charité, qu'on avait pu conserver, avait retenu des teintes très douces et très fines.

(La suite au prochain numéro.)

Lu à la porte d'un dentiste :

SEPARSONN

Dentiste américain

Râteliers perfectionnés depuis \$1.95.

On rend l'argent de tout râtelier qui a cessé de plaire. Horrible !!!